



# LA FRANCE

---

*Essai sur le trait d'union*

ADAM REVALE

*Extrait — introduction & chapitre 1*



## Introduction

*Un Oriental contre l'Orient*

Il existe, quelque part dans les archives d'une chaîne de télévision britannique, un visage. Ce n'est pas une icône, ce n'est pas un tableau, ce n'est pas le souvenir attendri d'une enfance catéchisée. C'est une reconstitution. Des médecins scientifiques ont pris des crânes de contemporains du Christ du premier siècle, exhumés de la terre où ils avaient attendu deux mille ans, et ils en ont tiré, couche après couche, muscle après muscle, le portrait le plus probable d'un homme de ce pays, de ce temps, de ce peuple.<sup>1</sup> Le résultat n'a rien d'éthéré. C'est un homme du Levant : peau mate, tannée par le soleil, cheveux noirs et drus, yeux sombres, barbe courte, un visage large et charpenté, modeste de taille. Le visage d'un paysan, d'un artisan, d'un de ces hommes que l'on

---

1. Reconstitution dirigée par Richard Neave pour le documentaire *Son of God* (BBC, 2001). Il ne s'agit évidemment pas d'un portrait de Jésus, aucun crâne ne lui est attribué, mais du type le plus vraisemblable d'un Juif de Galilée au Ier siècle, établi à partir de restes de la région et de l'époque.

croise aujourd'hui encore sur les marchés de Nazareth, de Damas ou d'Amman, et que l'Europe, parfois, surveille avec inquiétude aux portes de ses gares.

Cet homme-là, proche-oriental, sémite, levantin, parlant l'araméen, priant le Dieu d'un petit peuple coincé entre deux empires, est précisément celui qu'une partie de l'Occident convoque pour récuser le Levant. On brandit le Christ comme une frontière. On l'inscrit sur des banderoles qui réclament que l'on ferme la porte à ceux qui viennent de l'Est et du Sud, c'est-à-dire de chez lui. On le fait porte-étendard d'une identité qu'il n'a pas connue, contre un Orient dont il est sorti. Jamais il n'a vu l'Europe. Jamais il n'a entendu parler une langue latine ou germanique. Et le voilà gardien des remparts, dressé contre les siens.

On pourrait s'arrêter là, savourer l'ironie, en faire un de ces paradoxes brillants qui font sourire un dîner et que l'on oublie au dessert. Ce serait dommage. L'ironie n'est pas une fin : c'est une porte. Elle ouvre sur une confusion qui ne concerne pas seulement la couleur d'un visage célèbre, mais la manière dont les peuples se racontent leur propre origine. Car le geste qui a blanchi le Christ est le même qui, ailleurs, durcit une terre en forteresse et un brassage en pureté. Toujours il consiste à prendre un fait, un visage, un sang ou encore un sol, et à en faire un destin, une assignation, une clôture. Ce livre n'aura qu'une seule chose à faire, et il la fera trois fois : prendre ce fait que l'on a transformé en destin, et le retourner contre ceux qui l'invoquent. Le Christ que l'on dresse contre l'Orient est un Oriental. Le sang dont on voudrait faire la France est un sang mêlé. Le sol que l'on rêve essence est une charnière, un lieu de passage, l'inverse exact d'une citadelle.

Que l'on me comprenne bien : il ne s'agit pas d'un tour de rhétorique que l'on répéterait pour le plaisir de la symétrie. Il s'agit d'une seule opération, intellectuellement très simple et redoutablement constante. Un fait ne dit jamais, à lui seul, ce qu'on

lui doit. Il est; il ne prescrit rien. Entre ce qui est et ce qui doit être, il y a un intervalle qu'aucun fait ne comble de lui-même. Que mon ancêtre fût gaulois, franc, romain ou maure n'emporte aucune conséquence sur ce que je dois vouloir aujourd'hui; cela n'en emporte une que si je décide, par un acte qui n'est plus de l'ordre du fait, d'en faire une dette ou une fierté. Quiconque saute cet intervalle sans le voir a déjà triché. Il a fait passer pour une évidence de la nature ce qui n'était qu'une décision de sa volonté. Et le propre des essentialismes, de tous, sans exception, est précisément de masquer une décision sous une apparence de nature.

De là, le plan de cet essai, en trois temps. Le premier démolit. Il s'attaque au faux fondement : au visage que l'on a effacé pour s'en approprier un autre, à la confusion savamment entretenue entre la religion, la langue, le peuple et la terre, comme si ces quatre choses n'en faisaient qu'une. Le deuxième décrit. Il regarde sans complaisance le fait que la France est : une nation-charnière, unique en Europe par sa double façade, sédiment patient d'héritages venus du Nord et du Sud, du latin et du germanique, de Rome, de la Grèce, du christianisme mais aussi du monde arabo-musulman. Le troisième institue. Il montre que de ce fait, à lui seul, rien ne suit; qu'il faut une volonté pour le reprendre; que la France n'est pas une substance que l'on posséderait mais une vocation que l'on consent; et que ce qui s'y partage n'est pas une réponse, mais une question : le droit de chercher le sens, à la condition de laisser à l'autre le même droit.

Une promesse, maintenant, et elle est rude. Ce livre ne défend aucun camp. Il dérangera tous ceux qui font de l'identité une essence : l'essence blanche et l'essence arabe, l'essence chrétienne et l'essence musulmane, et jusqu'à cette essence républicaine que certains durcissent à leur tour en catéchisme. Il ne propose pas un nouvel attachement à substituer aux anciens; il propose un autre rapport à l'attachement lui-même. Il ne dit pas : aime ceci plutôt

que cela. Il demande ce que peut vouloir dire aimer un pays, et il répond : non pas une chose que l'on serait, mais une tâche que l'on relève.

Encore faut-il s'entendre sur ce que veut dire « démolir », car le mot pourrait inquiéter, et l'inquiétude serait un contresens. Je ne démolis pas la France, ni l'attachement qu'on lui porte, ni les héritages qui la composent : je n'ai garde d'y toucher, et je les tiens pour précieux. Ce que je démolis, c'est une croyance, celle qui fait de ces héritages une essence, et de cette essence un titre à exclure. On peut aimer une maison sans croire qu'elle est tombée du ciel toute faite; on peut chérir une langue sans la prendre pour un don du sang. Démolir le faux fondement, ce n'est donc pas saper l'édifice : c'est retirer la fausse pierre qu'on avait glissée sous lui et qui, loin de le porter, le fissurait. Une nation qui se croit fondée sur une essence est une nation fragile, car il suffit qu'on prouve l'inexistence de l'essence pour qu'elle vacille. Une nation qui se sait fondée sur un acte est, paradoxalement, plus solide : elle ne craint aucune preuve, puisqu'elle ne repose sur aucune illusion. Démolir le faux fondement, c'est rendre service à ce qu'on aime.

La symétrie sera tenue jusqu'au bout, car elle est le cœur de la méthode et non un précautionneux équilibrage. Les confusions que je traque ne sont la propriété d'aucune chapelle. Celui qui blanchit le Christ pour en faire le héraut d'une Europe close et celui qui le proclame « premier Palestinien » pour l'enrôler dans une cause contemporaine commettent, terme pour terme, la même faute, en sens inverse. Tous deux prennent un homme du passé et le tirent par les cheveux dans une appartenance qu'il n'a pas connue. Ce livre vise cette grammaire commune aux deux extrêmes, et non l'un d'eux seulement. Il sera donc, tour à tour, désagréable à la droite et à la gauche, au croyant qui veut sa France chrétienne et au militant qui la veut soldée. Tant pis, ou tant mieux.

Pourquoi poser cette question aujourd'hui, et pourquoi de cette manière? L'identité est partout, dans les discours, les peurs,

les programmes; elle est devenue le mot autour duquel tournent nos colères. Mais à force de la brandir, on a cessé de l'interroger. Les uns la croient menacée et veulent la défendre; les autres la croient oppressive et veulent la dissoudre; presque personne ne demande ce qu'elle est. Or c'est la seule question qui vaille, et elle est préalable à toutes les autres : on ne sait pas s'il faut défendre ou dissoudre une chose dont on n'a pas dit la nature. Ce livre ne prendra donc pas parti dans la querelle telle qu'elle se mène; il essaiera de la déplacer, en montrant que les deux camps se battent autour d'un objet, l'essence française, qui n'existe pas, et qu'ils ont en commun de croire exister. Déplacer une querelle n'est pas l'apaiser à bon compte; c'est refuser le terrain piégé sur lequel on voudrait nous faire combattre.

Un mot sur le genre de ce livre, pour qu'on ne lui demande pas ce qu'il ne prétend pas donner. Ce n'est pas un ouvrage d'histoire : je m'appuie sur certains historiens sans refaire leur travail, et je cite avec prudence, préférant le doute à l'affirmation hasardeuse. Ce n'est pas un programme politique : on n'y trouvera ni mesures, ni chiffres, ni recettes. Ce n'est pas un sermon : je ne prêche aucune foi et n'en combats aucune. C'est un essai, au sens premier du mot, une pesée, une tentative, un raisonnement qui se cherche autant qu'il s'expose. J'écris en juriste autant qu'en philosophe, c'est-à-dire avec une manie : distinguer le fait du titre, ce qui est de ce qui oblige, la chose constatée de la chose due. Cette manie, on le verra, n'est pas une lubie de spécialiste : c'est la clé qui ouvre toutes les portes de ce livre, et qui les ouvre toutes de la même manière.

Reste enfin un pari, et je préfère l'avouer dès le seuil plutôt que de le faire passer en contrebande. Je parie qu'on peut aimer un pays sans croire à son essence; et même, plus fort, qu'on ne l'aime vraiment qu'à cette condition. L'objection se devine déjà : une France sans essence, réduite à un cadre, à des principes, à une procédure, ne serait-elle pas trop froide pour qu'on s'y attache? On ne pleure pas sur un règlement. Cette objection est sérieuse, et je

ne l'esquiverai pas : je lui ai réservé la dernière page. Mais qu'on me laisse, jusque-là, le bénéfice du doute, et qu'on accepte de suivre le chemin avant d'en juger l'issue. Car la réponse ne se donne pas d'avance; elle se gagne, marche après marche, et n'aura de force qu'au terme.

Quatre images traverseront ces pages et y reviendront, à pas comptés, comme des motifs dans une partition. Le visage effacé, d'abord : ce Levantin que l'on a peint en Européen et qui nous apprend comment une origine se perd. La fourche, ensuite : ce point de bifurcation où le même fait s'ouvre sur deux lectures, la peur et le projet, et où il faut choisir. Le trait d'union, qui donne son titre au livre : ce petit signe qui tient deux mots ensemble sans les confondre, et qui dit toute la chose. La quête, enfin : non pas une réponse que l'on imposerait, mais la liberté de chercher, tenue ouverte pour tous. Quant à la phrase mise en exergue (la France n'est pas ce qu'elle est, elle est ce qu'elle a à faire), je n'ai pas encore le droit de l'écrire. Elle ne sera vraie qu'à la dernière page, lorsque nous l'aurons gagnée. Pour l'instant, elle n'est qu'une promesse. Commençons par démolir.



## Chapitre 1 — Le visage effacé

### 1.1 Ce que disent les os

Reprenons le visage. Non pour le plaisir de l'image, mais parce qu'il est la première pièce du dossier, et la plus parlante. Que savons-nous, vraiment, de l'apparence de l'homme dont une grande partie du monde se réclame? Très peu de choses certaines, et c'est justement ce peu qui éclaire tout. Aucun témoin ne nous a laissé son portrait. Les Évangiles, prolixes sur ses paroles, sont muets sur sa figure. Le premier christianisme, héritier d'un monde

juif qui se méfiait des images, n'avait cure de fixer des traits. Il faudra des années pour qu'un visage s'impose, et ce visage, nous le verrons, sera bâti non par la mémoire mais par le besoin.

Disons d'emblée ce que ce visage n'est pas, pour qu'on ne se méprenne pas sur l'usage que j'en fais. Il n'est pas une arme dans une guerre des images, qu'on opposerait au Christ blond comme une vérité à un mensonge. Je ne prétends pas détenir le vrai visage contre les faux; nul ne le détient, et c'est précisément la leçon. La reconstitution dont je parle n'est elle-même qu'une probabilité, un type moyen tiré d'ossements anonymes, et il serait naïf d'y voir un portrait. Ce qui m'importe n'est pas de savoir à quoi il ressemblait au juste, je l'ignore, et tout le monde l'ignore, mais de constater une chose plus modeste et plus sûre : quoi qu'il en soit du détail, ce ne fut pas un Européen du Nord. Cette certitude négative suffit. Elle ne me dit pas ce qu'il était; elle m'interdit seulement de le croire ce qu'il n'était assurément pas. Et c'est tout ce dont la démolition a besoin : non une vérité de remplacement, mais le retrait d'une fausse évidence.

Ce que l'on peut établir, en revanche, relève de l'histoire et de la biologie, non de la foi. Un Juif de Galilée, au premier siècle de notre ère, appartenait à une population sémite du Proche-Orient. Les analyses des restes humains de la région et de l'époque dessinent un type physique reconnaissable : peau brune, cheveux noirs, yeux sombres, stature modeste, autour d'un mètre soixante, conforme à la moyenne d'une population méditerranéenne sous-alimentée par nos critères. L'homme de la reconstitution évoquée plus haut n'est donc le portrait de personne en particulier; il est le portrait de tout le monde, ou presque, dans ce coin du monde. Et c'est bien ce qui compte. Il n'est pas besoin d'avoir le crâne exact pour savoir à quoi ressemblait un habitant de Nazareth : on le sait comme on sait à quoi ressemblait un légionnaire romain ou un marchand phénicien, par l'appartenance à un monde.

Ce silence des sources sur le visage n'est pas un manque; il est

un enseignement. Les premiers fidèles ne se souciaient pas de savoir à quoi il ressemblait parce que, pour eux, ce n'était pas la question. Ce qui comptait était ce qu'il avait dit et fait, non la couleur de sa peau ni la forme de son nez. Le besoin du portrait est venu plus tard, avec d'autres siècles et d'autres soucis, quand il a fallu le représenter pour le prier, puis le revendiquer pour s'en distinguer des autres. En d'autres termes, l'obsession du visage est née le jour où l'on a voulu faire de l'origine une appartenance. Tant que l'on s'attachait au message, le visage importait peu ; dès qu'on s'attache à l'identité, le visage devient un enjeu. Il y a là, en miniature, toute l'histoire que ce livre veut raconter : le glissement par lequel une figure cesse d'être ce qu'elle enseigne pour devenir ce dont on hérite, et qu'on défend.

Quand on montre la reconstitution de ce visage levantin, beaucoup éprouvent un trouble, parfois une résistance : ce n'est pas l'image qu'ils attendaient, pas celle des vitraux de leur enfance. Ce trouble est précieux, car il révèle quelque chose qui était caché : l'attachement à une représentation que l'on prenait pour la réalité. On ne s'étonne, on ne s'indigne, qu'à la condition d'avoir cru ; et l'on n'a cru que parce qu'on avait oublié. Le trouble mesure exactement l'épaisseur de l'oubli. Il ne prouve rien sur l'homme historique, mais il prouve beaucoup sur nous et la facilité avec laquelle une image héritée se substitue à un fait, ainsi que sur la peine qu'on éprouve à les redistinguer. Ce livre demandera souvent ce petit effort inconfortable : regarder ce qui est, et non l'image qu'on en avait reçue.

Disons-le sans détour, car la suite en dépend : l'homme historique que les chrétiens nomment le Christ était, selon toute vraisemblance, ce que nos catégories contemporaines, maladroites, rangeraient parmi les « Proche-Orientaux » : un de ces hommes dont le visage, aux frontières de l'Europe, déclenche aujourd'hui le soupçon. Ce n'est pas une provocation. C'est une donnée. Et une donnée a ceci de précieux qu'elle ne discute pas : elle est là,

tête, indifférente à nos préférences. Reste à savoir ce que nous en ferons. Car un fait, à lui seul, ne fonde rien et cette phrase reviendra souvent ! Le visage du Galiléen ne prouve pas plus que l'Europe soit orientale qu'il ne prouvait, en sens inverse, qu'elle fût blanche. Il ne prouve rien du tout. Il défait seulement une prétention : celle qui faisait de la blancheur de cet homme une évidence si naturelle qu'on ne la voyait même plus.

## 1.2 Comment Jésus est devenu blanc

Comment, alors, ce Levantin est-il devenu l'Européen pâle des vitraux et des musées ? L'histoire est longue, et elle n'est pas celle d'un mensonge. C'est l'histoire, beaucoup plus intéressante, d'une appropriation. Les premières images chrétiennes, dans les catacombes romaines, ne cherchent pas la ressemblance : elles montrent un jeune homme imberbe, à la manière des bergers ou d'Apollon, parce qu'il s'agit de dire une idée, celle de la jeunesse, le salut, la douceur ; il ne s'agit donc pas de photographier un homme. À Byzance, le Christ prend les traits du Pantocrator, souverain barbu et majestueux, calqué sur l'iconographie impériale : il devient ici empereur. Chaque époque, chaque lieu, lui prête son propre visage.

Suivons un instant cette migration des traits, car elle est instructive. Le Christ des premiers siècles n'a pas d'âge fixe ni de visage arrêté : tantôt jeune berger imberbe, tantôt philosophe en toge, il emprunte les figures que l'Antiquité tenait pour nobles. Puis, à mesure que l'Église s'installe dans l'Empire et en hérite les fastes, il se fait souverain : barbe, longue chevelure, regard frontal, gestes de majesté ; c'est le Christ en gloire des absides, calqué sur le visage du pouvoir. Chaque déplacement de l'image suit un déplacement du besoin : on ne représente pas de la même manière celui qu'on prie dans une catacombe et celui qu'on adore dans une basilique d'État. L'image n'a jamais cherché la ressemblance ; elle

a toujours dit un rapport au salut, à la puissance, à la proximité. C'est pourquoi il est vain de lui reprocher de n'être pas exacte : elle n'a jamais visé l'exactitude. Le seul reproche qui tienne est d'avoir, un jour, oublié qu'elle ne la visait pas.

L'Occident latin n'a fait, en somme, que suivre cette pente universelle, mais il l'a suivie loin. À l'époque carolingienne, puis surtout à partir du Moyen Âge tardif et de la Renaissance, les peintres donnent au Christ la chair de leurs contemporains : un Européen aux traits fins, et bientôt, sous les pinceaux du Nord, un homme aux cheveux clairs et à la peau diaphane. Le sommet de l'opération se trouve sans doute dans la peinture flamande et italienne, où la Sainte Famille tout entière prend l'allure d'une bonne bourgeoisie d'Anvers ou de Florence. Au dix-neuvième siècle, l'imagerie pieuse de masse, chromos, images de première communion et, plus tard, le cinéma hollywoodien, fixe pour des millions de regards un Jésus définitivement européen, châtain ou blond, aux yeux parfois bleus.

Il serait facile, et faux, d'y voir un complot. Les peintres flamands ne falsifiaient pas un dossier anthropologique qu'ils n'avaient pas ; ils faisaient ce que font tous les croyants de toutes les religions à images : ils rapprochaient le divin d'eux-mêmes pour pouvoir l'aimer. Un Christ éthiopien est noir, un Christ coréen a les yeux bridés, et nul ne songe à s'en scandaliser. L'appropriation, en soi, est légitime, presque inévitable. Le problème n'est pas qu'on ait peint un Christ blanc. Le problème commence à l'instant précis où l'on oublie qu'on l'a peint et où l'image cesse d'être une image pour devenir une preuve. Le Christ blond ne dit plus « voici comment, ici, nous l'imaginons », mais « voici ce qu'il était, et ce qu'il était nous appartient ». L'appropriation devient alors effacement : elle ne rapproche plus l'origine, elle la recouvre. Le visage levantin n'est pas concurrencé par le visage européen ; il est enseveli sous lui, au point qu'on s'étonne, qu'on s'indigne presque, lorsqu'un anthropologue l'exhume.

Ce mécanisme n'a rien de proprement européen, et c'est ce qui en fait la preuve. Partout où le christianisme s'est répandu, il a pris le visage des fidèles. L'Éthiopie a peint un Christ noir avant que l'Europe ne s'interroge; le Mexique a sa Vierge à la peau brune, devenue emblème national; l'Asie a ses madones aux yeux bridés. Aucune de ces images n'est un mensonge, parce qu'aucune ne prétend à l'exactitude : chacune dit, simplement, « voici comment, ici, nous l'aimons ». Le génie de l'appropriation religieuse est précisément là : rapprocher l'inaccessible, le faire entrer dans la maison, lui prêter les traits du frère et du voisin. L'Europe n'a fait que ce que tous ont fait. Sa faute, si faute il y a, n'est pas d'avoir peint un Christ blanc : c'est d'avoir oublié qu'elle l'avait peint, et d'avoir pris, seule peut-être, son image locale pour la vérité universelle, au point de s'en servir contre ceux qui ressemblaient à l'original.

Retenons la mécanique, car nous la retrouverons à l'échelle des nations. Une communauté reçoit un héritage; elle se l'approprie, ce qui est sain; puis elle oublie qu'elle se l'est approprié, et prend sa version pour l'original; enfin elle se sert de cette version oubliée comme d'une frontière contre les autres. Trois temps : l'héritage, l'appropriation, l'oubli. Le danger n'est ni dans le premier ni dans le deuxième car on hérite et on s'approprie toujours. Le danger est dans le troisième. C'est l'oubli de l'appropriation qui fabrique l'essence : une fois oublié le geste par lequel on a fait sien un héritage, il ne reste que la chose, qui paraît avoir toujours été là, naturelle, évidente, nôtre par nature. L'essence n'est rien d'autre qu'une appropriation dont on a perdu la mémoire. Et la critique des essences, à laquelle ce livre s'emploie, ne consiste qu'à rendre cette mémoire : à rappeler le geste sous la chose, la décision sous l'évidence, l'acte sous le fait.

Voilà ce que disent les os, et voilà ce que dit la peinture. Les deux récits ne se contredisent pas : ils racontent, à deux niveaux, la même chose. Un homme a peut-être existé, d'un certain pays, d'une certaine chair. Des peuples se sont emparés de sa figure et

l'ont refaite à leur image. C'est de bonne guerre, tant que l'on s'en souvient. Cela devient une faute dès qu'on l'oublie, et une arme dès qu'on s'en sert pour exclure ceux qui ressemblent, eux, à l'original.

### 1.3 Une figure retournée

Nous tenons donc le premier exercice, et il faut le faire lentement, car toute la méthode du livre y est contenue, comme l'arbre dans la graine. Prenons l'argument tel qu'on l'entend, sur les places et sur les réseaux : « la France est chrétienne, l'Europe est chrétienne, et c'est au nom du Christ que nous devons nous défendre contre l'Orient qui nous submerge. » Mettons de côté, pour l'instant, tout ce qu'il y a de discutabile dans chaque maillon de cette chaîne, nous y reviendrons. Concentrons-nous sur le ressort : on convoque une figure pour fonder une exclusion. La figure, c'est le Christ. L'exclusion vise l'Oriental, le Levantin, l'homme du Sud et de l'Est.

Le retournement est immédiat, et il ne demande aucune érudition, seulement de l'honnêteté : la figure que l'on convoque est un Oriental. L'homme que l'on dresse comme rempart contre le Levant en vient. Celui dont on fait l'emblème du Nous est, par sa naissance, sa langue, son sang, son culte, exactement ce que l'on range dans l'Eux. L'argument se mord la queue. Il ne s'effondre pas parce qu'on lui opposerait une valeur contraire comme l'accueil, la fraternité, la bonté évangélique, tout cet arsenal que l'on pourrait aussi mobiliser ; il s'effondre par sa propre logique, de l'intérieur, sans qu'on ait besoin d'importer quoi que ce soit. C'est cela, retourner le fait contre ceux qui en font un destin : ne pas répondre au fait par un autre fait, ni à la valeur par une valeur, mais montrer que le fait invoqué dit le contraire de ce qu'on lui fait dire.

On voit aussi pourquoi ce premier exercice valait la peine qu'on s'y arrête longuement, alors qu'il ne portait, en apparence, que sur une figure singulière. C'est qu'il fournit le patron de tous les

autres. La structure est toujours la même : on isole un fait (ici un visage, plus loin un sang, un sol, un brassage), on le charge d'un sens qu'il ne porte pas, on en fait l'emblème d'une appartenance close, et l'on s'en sert pour tracer une frontière entre un Nous et un Eux. Et la réponse est toujours la même aussi : revenir au fait tel qu'il est, le délester du sens qu'on lui a prêté, et montrer que, regardé sans le voile de l'usage, il dément l'usage qu'on en faisait. Ce n'est pas une astuce qu'on répète; c'est une discipline qu'on tient. Le visage du Galiléen aura été notre premier cas d'école, et nous y reviendrons comme à une figure familière, chaque fois qu'il faudra se rappeler ce que c'est, exactement, que de confondre un fait avec un fondement.

Qu'on prenne garde, toutefois, à ne pas se tromper de conclusion. Le retournement ne prouve pas que la France devrait être orientale, ni que le christianisme serait « au fond » une religion du Sud qu'il faudrait restituer à ses propriétaires légitimes. Ce serait commettre, en sens inverse, la faute même que l'on dénonce: refonder une appartenance sur une origine. Le retournement ne fonde rien; il désarme. Il ne dit pas : voici la vraie identité, cachée sous la fausse. Il dit : votre identité ne se tient pas sur ce que vous croyez. Vous avez pris un fait pour un fondement, et le fait, regardé en face, ne porte pas le poids que vous lui mettez. Il faudra chercher ailleurs ce qui fonde.

Mesurons pourquoi ce retournement vaut mieux qu'une réfutation ordinaire. Si je répondais à celui qui dresse le Christ contre l'Orient en lui opposant la charité évangélique, l'amour du prochain, l'accueil de l'étranger, je lui livrerais un combat de valeurs (les miennes contre les siennes) et il pourrait toujours répliquer que ce sont là mes préférences, non les siennes. Le débat resterait ouvert, chacun campé sur son sol. Le retournement fait tout autre chose : il ne m'oppose pas à lui, il l'oppose à lui-même. Il ne dit pas « voici une autre valeur » mais « voici que votre propre fait vous contredit ». Contre cela, il n'y a pas de réplique, car on ne

peut pas plaider contre ses propres prémisses sans les abandonner. C'est la force des arguments internes sur les arguments externes : ils ne demandent à l'adversaire de rien concéder qu'il n'ait déjà accordé. Toute la méthode de ce livre est de ce type: ne pas opposer des valeurs, mais retourner les faits.

Encore une fois, prenons garde au vertige de la symétrie, car il guette à chaque pas. Avoir montré que le Christ invoqué contre l'Orient en vient ne nous autorise nullement à conclure que l'Europe devrait se rêver orientale, ni à inverser le drapeau pour le brandir dans l'autre sens. Le retournement est une opération critique, non constructive : il défait une prétention, il n'en installe pas une nouvelle. Qui s'en servirait pour fonder une appartenance (« voyez, nous sommes au fond des Orientaux, et c'est là notre vraie essence ») aurait simplement déplacé l'erreur d'un cran, troquant une origine contre une autre, sans renoncer à l'idée que l'origine fonde. Or c'est cette idée même qu'il faut quitter. Le visage retrouvé du Galiléen ne nous dit pas qui nous sommes; il nous délivre de la croyance qu'un visage pourrait le dire. C'est une libération, non une nouvelle assignation.

Le visage effacé restera, dans la suite de ce livre, l'emblème de cette première opération. Chaque fois que reviendra la tentation de fonder l'appartenance sur une origine, un sang, un sol, une foi reçue en héritage, il faudra se rappeler le Galiléen aux cheveux noirs que l'on a repeint en blanc, et la facilité déconcertante avec laquelle un peuple oublie d'où viennent ses dieux. Car ce que l'on a fait à un visage, on le fait à une nation. On efface ce qui dérange, on lisse ce qui dépasse, on se peint une origine conforme au présent qu'on veut justifier, et l'on appelle cela « mémoire » alors que c'est exactement le contraire. Démolir, ici, c'est rendre à l'origine son visage, non pour s'y enfermer à notre tour, mais pour cesser de s'en servir comme d'une frontière.

---

**La suite dans l'ouvrage complet.**

*Démolir, décrire, instituer — et gagner la dernière phrase.*

Commander le livre : **[adam-revale.com](https://adam-revale.com)**

© Adam Revale, 2026. Tous droits réservés.